

L'ÉVENTAIL

C'est moi qui soumetts le zéphire
A mes battements gracieux ;
O femme, tantôt je l'attire,
Plus vif et plus frais, sur vos yeux ;

Tantôt je le prends au passage
Et j'en fais le tendre captif
Qui vous caresse le visage,
D'un souflet lent, tiède et plaintif.

C'est moi qui porte à votre oreille,
Dans un frisson de vos cheveux,
Le soupir qui la rend vermeille,
Le soupir brillant des aveux ;

C'est moi qui pour vous le provoque
Et vous aide à dissimuler,
Ou votre rire qui s'en moque
Ou vos larmes qu'il fait couler.

SULLY PRUDHOMME.

IMPRESSIONS ET PAYSAGES

LE POIN COUPÉ

Quel spectacle plus réjouissant que celui d'une prairie en fleur à la fin de juin ! — Bordée, d'un côté, par la rivière miroitante, aux berges plantées de saules et de peupliers ; encadrée, d'autre part, dans la verdure abondante des haies d'aubépine, de troène et de coudrier, l'herbe haute, épaisse, juteuse, balance mollement ses nappes aux nuances changeantes.

Voici venir les faucheurs. Dès la fin du matin, dans la rosée, ils se mettent à l'œuvre. Les éclairs de l'acier luisent au soleil levant. A chaque demi-cercle décrit par la faux, qui mord les tiges avec un bruissement plein et régulier, des jonchées d'herbe tombent aux pieds des travailleurs.

La besogne avance avec la matinée ; les visages hâlés se mouillent de sueur ; les bras et les reins commencent à se lasser. Midi sonne au lointain clocher et, par le sentier qui longe la rivière, les femmes de la ferme paraissent, portant, dans des gamelles de fer battu, le repas des faucheurs : la miché de pain de ménage et la fromagée toute fraîche. Alors, la besogne s'interrompt, les hommes accotent à quelque tronç de saules leur reins rompus, et, lentement, méthodiquement, mâchent de copieuses bouchées de nourriture, tandis que la gourde ventrue, de grès bleu, remplie de piquette, passe de main en main, et que chacun, la tête renversée, les yeux au ciel, boit à la régalaide. Le repas achevé, on taille un brin de causette avec les femmes qui rangent les gamelles vides ; puis, la fatigue l'emportant sur le plaisir de la causerie, les hommes s'étendent de leur long sur le pré, le dos à plat, dans les jonchées d'herbe odorante, le chapeau de paille sur les yeux, et, bientôt, ils dorment à poings fermés, pendant les heures brûlantes du milieu de la journée.

* *

La prairie une fois fauchée, la besogne du fanage commence. C'est la plus agréable et la moins rude ; aussi la réserve-t-on volontiers aux femmes. A travers les prés dépourillés, qui ont des tons fins d'un gris d'argent, se détachent, dans la lumière, les jupes et les camisoles des faneuses maniant le râteau. Chez moi, toutes sont coiffées d'une sorte de chapeau recouvert de percale claire, qu'on nomme dans le pays, un *bagnolet*.

Cette coiffure légère et flottante protège la nuque et s'avance en auvent sur le front, comme un bonnet de quakeresse, laissant dans une ombre mystérieuse le visage des filles et donnant plus d'accent et d'éclat à leurs yeux bleus. — On commence à former les meules ; au pied de l'une d'elles, une paysanne assise, jambes étendues, se repose avec un enfant sur les genoux, tandis que, plus loin, un vieillard, tête nue, en manches de chemise, retourne le foin avec une vivacité toute juvénile. Une faneuse, appuyée sur sa fourche, s'arrête un moment à regarder les hirondelles qui passent et repassent, noires sur le courant de l'eau verte de la rivière. — Dans le plein air, à dis-

tance, les détails se simplifient, les lignes deviennent sculpturales, et les poses de ces travailleurs, groupés autour des meules, ont une grandeur qui fait songer à Millet, le maître peintre de la vie rustique.

Oh ! ces meules alignées en quinconces dans la prairie, quelle magique odeur elles envoient à travers la sérénité des soirs d'été, et comme cette odeur me rappelle les meilleures soirées de ma toute première jeunesse !... A la tombée du crépuscule, je venais, avec des camarades de collège, m'étendre dans les prés de l'Ornain, au pied des monceaux de foin fraîchement mis en tas.

Nous avions dix-sept ans à peine, et, pleins de cette confiance imperturbable dans l'avenir, de cette présomptueuse espérance, qui sont l'apanage des tout jeunes gens, nous ne rêvions rien moins que de gagner de la gloire, et, avec la gloire, le cœur de toutes les femmes.

Lançant fièrement, à pleine voix, nos vers d'écolier et nos effusions vers le ciel, nous ne trouvions pas d'aventures assez impossibles pour notre audace, et chaque soir, en imagination, nous partions pour la conquête de quelque fabuleuse toison d'or...

Tandis que nous déclamions nos vers, tandis que bâtissions nos châteaux en Espagne, la nuit d'été, magnifiquement étoilée, descendait amoureusement sur les côtes de vignes.

La rivière coulait avec un bruit doux, et, par places, dans les noues abritées par les peupliers, réfléchait les rayons des étoiles.

Les grillons, par centaines, murmuraient leurs trilles saccadés entre les tiges courtes de l'herbe tendue.

Parfois, nous détachions une barque et nous nous laissions lentement aller à la dérive, au long des prés, qui se succédaient pendant une bonne lieue.

Les brouillards et les saules, entre-croisés au-dessus de nos têtes, formaient une obscurité de plus en plus épaisse ; on ne voyait plus que de loin en loin un scintillement d'astre.

Parmi les feuillées frémissant avec un bruit frais, la rosée du soir tombait en pluie menue ; de temps à autre, blutés entre les feuilles frissonnantes, les rais de la lune nouvelle nous arrivait bleuissante.

Et, tout grisés de mystère, nous exaltant dans la nuit, derechef, nous déclamions des poésies de notre cru :

Les saules frissonnent. La lune
Argente la rivière brune
Du reflet de ses bleus regards ;
La barque, sous les hautes branches,
Glisse à travers les roses blanches
Des nénuphars.

Parmi les feuillages dissoute,
La fraîcheur du soir, goutte à goutte,
Répand des pleurs mystérieux,
Et leur chute, dans l'eau qui tremble,
Nous berce avec un chant qui semble
Tomber des cieux...

O mes amis, la nuit seréine !
Riez, mais qu'on entende à peine
Vos rires... Ne réveillez pas
La réalité douloureuse
Qui, dans une ombre vaporeuse,
S'endort la-bas ;...

Chantez !... Sous la voûte qui pleure,
Les yeux mi-clos, oubliant l'heure,
Je vais rêver au fil de l'eau,
Comme un enfant que sa nourrice
Câlina afin qu'il s'assoupisse,
Dans son berceau...

* *

Hélas ! de toutes ces chansons de jeunesse et de tous ces amis de la dix-septième année, il ne reste plus que des souvenirs, souvenirs épars et embaumés comme le parfum de ces meules, dont, maintenant, les faneuses, fourches en mains, soulèvent en l'air les gerbes amoncelées...

Le foin est sec. Les longues charrettes, aux flancs évasés et spacieux, stationnent déjà dans la prairie...

Les fouets claquent, les chevaux tirent vigoureusement, les roues s'enfoncent dans le sol élastique, traçant derrière elles, comme un sillage, deux ornières plus vertes ; enfin, aux claquements du fouet, aux

cris du charretier, l'attelage franchit le talus gazonneux et monte sur la route blanche.

Dans la paix du soir, tandis que, tout en haut, les garçons, couchés près des faneuses, rêvent ou jasant amoureuxment, l'énorme charretée roule vers la ferme, en répandant tout alentour une saine et aromatique odeur.

ANDRÉ THEURIET,
de l'Académie française

CREDO !

Mais qu'est-ce donc que la vie ?...

Une série d'illusions que l'on se plaît à jeter sur notre route, où l'âme, souvent, se sent près de sombrer, mais que l'on fait bientôt suivre de quelques lueurs d'espérance qui la ranime, en lui infiltrant un regain d'enthousiasme.

Certes, la vie est bien étrange avec ses diversités, mais, combien elle vaut la peine d'être vécue, pour apprécier et connaître le charme de ces brusques transformations de l'esprit.

C'est sans doute le réveil. Oh ! comme il est doux ce réveil !... Ne nous soulève-t-il pas un coin de ce voile qui nous cache le mystère de cette Toute-Puissance qui dirige les destinées du monde ? Ne nous fait-il pas comprendre qu'un souffle pourrait soulever une vague immense sur cette mer qui semble sommeiller, et qui précipiterait ce grand tout, qui s'appelle l'univers, dans un abîme qui enfouirait dans ses profondeurs le dernier râle de l'agonie de l'humanité.

CREDO !... Ayons toujours foi, fièrement, les yeux tournés vers l'inconnu ! Car, parmi cet enchevêtrement d'opinions multiples, il se trouve de grandes vertus, qui commandent l'admiration, et que la masse acclame.

Oh ! Oui, croyons toujours, c'est là le secret du bonheur comme celui de l'avenir.

Plus de ces tracasseries de parti. Que notre politique soit : L'avenir et toujours l'avenir.

Vive le Canada !

RENÉ SAINTE-FOY.



UNE BELLE CAPIURE